

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.

Trois mois. 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 13 Octobre 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

L'activité, quand il s'agit d'opéra, est le mérite dont il est le plus rare qu'on puisse faire preuve; — ce qu'il faut de soins et d'études avant que chanteurs, choristes, machinistes et décorateurs soient prêts est... inimaginable; on ne peut pas en musique, se contenter d'un à peu près. Il n'est pas permis de compter sur les ressources de son esprit ou sur l'aide du souffleur; les notes n'ont pas, comme les mots, d'équivalents; un son est juste ou il ne l'est pas. — Eh bien! ce mérite si rare, la direction peut le revendiquer: c'est à peine si les débuts sont achevés, et malgré les embarras et les études nécessitées par l'introduction de quelques éléments nouveaux dans le personnel. Voici dans la même semaine, deux premières représentations: *la Reine de Chypre* et *Don Pasquale*.

M. Halévy est de l'école de Meyerbeer, l'inspiration a pour lui moins de prix que la science;

l'harmonie le séduit plus que la mélodie; les effets qu'il réalise sont obtenus parfois à l'aide d'une patience et d'un travail qui se trahissent visiblement; parfois aussi le maître s'abandonne aux caprices de la Folle du logis, et rencontre alors de fraîches et suaves mélodies, des passages où le sentiment vainqueur l'emporte sur la combinaison. Mais surtout, et c'est là le grand mérite de M. Halévy; il n'y a pas dans son œuvre de ces disparates choquants entre l'idée et la musique; la pensée du poème est toujours fidèlement traduite. En un mot, M. Halévy, comme compositeur, brille dans la synthèse, et l'analyse ne révèle pas de ces fautes de goût trop fréquentes chez quelques-uns de ses émules.

Sans pouvoir être placé à la hauteur de *la Juive*, l'opéra de *la Reine de Chypre* a ajouté cependant un nouveau fleuron à la couronne musicale de M. Halévy, et demeure encore un de ses plus beaux titres de gloire.

Représenté pour la première fois à Lyon, il y a seize ans environ, cet opéra qui exige absolument le concours d'une première forte chanteuse,

n'avait pu être représenté l'an dernier. Nous devions cette année y voir M^{me} Stoltz; mais l'indisposition de cette éminente cantatrice se prolongeant, la direction a dû engager à sa place M^{lle} Bourgeois, qui a fait son premier début lundi dernier, dans le rôle de Catarina. — M^{lle} Bourgeois a une voix forte, vibrante et sympathique, telle au reste que l'exige son emploi, et tout fait présager que son admission prononcée sans opposition lui permettra de faire un long séjour parmi nous.

Bien que M. Lapierre fût visiblement sous le coup d'une fatigue passagère à laquelle M. Ismaël semblait ne pas échapper complètement, ils ont su, l'un et l'autre triomphants de cette faiblesse, exercer sur le public leur influence habituelle, et notamment dans le duo *Triste exilé*. Leur courage a reçu sa récompense par les bravos qui les ont accueillis. — Au reste, la représentation de *Guillaume Tell* a montré que deux jours de repos avaient suffi pour rendre à leur voix tout l'éclat, l'ampleur et la force dont ils avaient fait preuve auparavant. — Inutile

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

A ce moment M. Parent me dit: « Jérôme, mon garçon, si tu as envie de dormir, ne te gênes pas, fais comme à ton ordinaire. »

Je m'aperçus que la nouvelle Aspasia ne serait pas fâchée de me voir partir, et j'allais me retirer, lorsque la gouvernante de M^{lle} Elzire dit à sa maîtresse: « Madame, vous m'avez prévenue hier que vous vouliez aller passer quelques jours à votre campagne, et qu'il fallait que je partisse aujourd'hui de grand matin, pour préparer ce dont vous pourriez avoir besoin. Voilà la pointe du jour, je vais donc me mettre en route et M. Jérôme m'accompagnera, si cela ne lui

déplaît pas et que M. Parent le lui permette. Il n'a pas plus envie de dormir que moi; du reste il pourra se reposer à Sainte-Foy, si cela lui convient. »

Je répondis que je le voudrais bien, mais, qu'étant obligé de revenir pour ma répétition, je préférerais rester à Lyon.

Cela fit faire une jolie moue à notre gouvernante. M. Parent me dit alors: « As-tu vu le tableau, hier au soir (il faut vous dire que c'était moi qui étais chargé de ce soin). »

— Oui, Monsieur, lui répondis-je, il n'y a rien pour vous.

En effet, l'amour favorisait mon protecteur, dont les yeux brillèrent de joie à cette bonne nouvelle. La physionomie de la belle Elzire exprima aussi le contentement le plus vif. Elle dit alors: « Tant mieux! mon aimable hôte ne me refusera pas de venir dîner à Sainte-Foy; puis s'adressant à sa camériste Julia: Vous allez retourner à la maison prendre ce qui est nécessaire, vous m'entendez, afin que rien ne manque en cet heureux jour, où je puis recevoir M. Parent dans ma jolie villa. Si M. Jérôme veut aller avec Julia pour lui

aider, le chemin ne lui paraîtra pas long. »

On me demanda mon avis, mais dis-je: « Et ma répétition de danse? »

— Ne t'inquiètes pas, fit M. Parent, je dirai à Lachapelle, ton maître de ballet, que j'ai besoin de toi pour la journée, ainsi pars tranquille, mon ami.

Nous partîmes, Julia et moi, où nous étions déjà allés la veille. Je montai avec elle; la fine soubrette connaissait parfaitement les étres de la maison; elle exécuta de point en point les ordres de sa maîtresse. Après avoir rempli un panier de friandises et pris de l'argent, elle me servit un bon verre de liqueur que je bus avec plaisir à sa santé, puis elle me dit: « Où donc votre maître a-t-il connu madame Elzire? »

Je n'en sais rien, lui répondis-je, et moi-même je pourrais vous demander: « Où donc votre maîtresse a-t-elle connu M. Parent? »

Julia était aussi instruite que moi. Elle se prit à rire d'un air narquois comme voulant me dire: Oh! si vous êtes discret, petit jeune homme, en route je vous ferai bien parler; mais je la regardais avec la malice d'un furet de coulisse, comme

de dire que M^{lle} C. de Maësen et M. Marthieu restent dans l'estime du public à la hauteur où ils se sont placés.

Arrivons maintenant à *Don Pasquale*. — Pour une grande partie de la génération actuelle, *Don Pasquale* est une œuvre dont on connaît le titre et rien de plus ; les barytons de société fredonnent de temps en temps quelques lambeaux de cet opéra ; mais c'est tout. — C'était donc là vraiment une première représentation, on s'en serait douté, rien qu'à voir ce public de femmes élégantes et parées, de jeunes gens faisant partie de ce qu'on est convenu d'appeler le meilleur monde qui s'y était donné rendez-vous. — De tous points cette soirée a été exceptionnelle : à l'attrait d'une musique presque nouvelle se joignait l'intérêt d'un poème marqué au coin de cette bouffonnerie de bon goût, dont les Italiens semblent avoir le secret, esprit plein de délicatesse, originalité qui ne tombe pas dans la charge, entrain plein de souplesse et de douce ironie, tel est encore l'opéra-comique chez nos voisins, tel il était autrefois chez nous.

N'oublions pas que pour interpréter l'œuvre de Donizetti, pour en assurer le succès, la direction en avait confié les rôles à l'élite de nos artistes. — Aussi, quel succès pour M. Ismaël et M. Marthieu ! Comme notre baryton semblait à l'aise avec cette musique spirituelle et facile qui exprime tant de choses et en laisse deviner plus encore ! Quel charme, quelle grâce exquise a déployé M. Achard dans le rôle d'Octave. Où donc est l'oncle assez barbare pour ne pas savoir par-

l'on m'avait baptisé.

Julia tournait autour de moi et me regardait d'un air à dire : Oh ! il n'est pas à craindre, c'est un adolescent, je saurai comment cette intrigue a commencé, puis me passant le panier au bras elle me dit : « Allons, en route, monsieur Lafleur de mon cœur, » puis elle ferma en riant les meubles et les portes.

— Ah ! ça, lui dis-je, mademoiselle Julia, pour m'appeler monsieur Lafleur de mon cœur, vous avez donc vu jouer *les Petites Marionnettes* par M^{me} Houdar, qui adresse ces mêmes paroles au beau Lencelin, qui joue le valet de M^{me} Verteuil.

— Juste, mon garçon ; mais tu n'es pas aussi joli que lui.

— Oh ! pas aussi joli !... cela vous plaît à dire, mais je suis plus jeune, et ce n'est pas un mal, car ce n'est pas quatre ou cinq ans qu'il a de plus que moi qui peuvent le faire valoir beaucoup plus que votre petit serviteur, je ne vous dis que ça.

Nous partîmes pour ce nouveau pays de cocagne ; il faisait grand jour, et les habitants des environs se rendaient à Lyon, pour y vendre leurs denrées.

JÉRÔME COTON.

(La suite au prochain numéro.)

donner à temps à un neveu qui soupire ses doléances avec de si douces notes dans la voix.

M^{lle} Léontine de Maësen est destinée à nous faire marcher de surprise en surprise. — Après ses succès de l'an dernier dans le grand-opéra, les pessimistes prophétisaient son infériorité dans l'opéra-comique ; on l'a vue dans *Haydée*, et il a bien fallu reconnaître que les fâcheux pronostics étaient démentis par l'événement. — Elle ne sera pas comédienne, disaient les mêmes gens qui voient tout en noir ! *Le Caïd* avait déjà été une réponse péremptoire à cette critique anticipée ; mais après le rôle de Louise dans *Don Pasquale*, il faut bien en arriver à l'éloge, et déclarer que, comédienne ou chanteuse, M^{lle} L. de Maësen ne peut avoir que des émules ou des rivales, et ne perdra jamais à la comparaison. — Trouvez-vous donc, même en cherchant bien, une actrice qui réunisse mieux qu'elle le sentiment et l'expression, dont le geste soit plus sûr et plus correct, dont la voix ait des intonations plus tendres ou plus passionnées, sachant dire tout ce qu'il faut, et sous-entendre ce que l'on doit deviner. Quelle finesse provocante et douce, quelle mutinerie réservée ! Agnès n'eût pas mieux dit, Agnès n'eût pas mieux fait !

Sans craindre d'être démenti par l'événement, nous pouvons prédire que cette reprise de *Don Pasquale* aura un succès dont la mémoire de nos habitués gardera le souvenir.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

S'il fallait rendre compte de ce qui s'est fait jour par jour au théâtre des Célestins pendant cette semaine, le temps et la patience nous manqueraient certainement. — Aimez-vous le drame ? voilà *Pauline, Marie-Jeanne et Lazare le Père*. Préférez-vous la comédie ? nous avons eu *Bataille de dames* et *les Pattes de mouche*. Vous plairait-il mieux d'entendre les joyusetés du vaudeville en goguette ? avancez à l'ordre, *Canotiers de la Seine !* et le public sentira s'entrouvrir ses lèvres de ce large rire qui d'une oreille à l'autre va. — Dans l'impossibilité de raconter tout ce qui s'est dit ou fait, de nommer tous ceux qui, dans cette bataille arrogante de chaque jour, se distinguent sous les yeux du spectateur, ce qu'il y aurait de mieux à faire, serait de reproduire le programme de chaque soirée, en laissant le lecteur broder, suivant le caprice de son imagination, un commentaire qui serait l'écho des bravos récoltés par nos artistes.

Ce serait là un moyen assez commode d'accomplir une tâche que chaque samedi ramène

impitoyablement, et l'on pourrait supposer que la paresse n'a pas été le motif le moins déterminant de notre silence. Il n'en est rien pourtant et la présence d'un nouveau-venu au théâtre des Célestins nous détermine seule à laisser de côté un répertoire déjà connu, pour lui consacrer une large part dans notre chronique hebdomadaire.

M. Paul Deveaux, dont nous annonçons dans notre dernier numéro l'acquisition, s'est montré au public dans *les Pattes de Mouche*. — M. Deveaux sort du théâtre de la Gaité, mais son séjour au boulevard du crime, dans cette atmosphère où les fureurs du drame règnent en souveraine, n'a pas détruit en lui les qualités essentielles qui font les jeunes premiers ; son naturel ne s'est pas altéré au milieu de ces exigences du drame moderne, qui partant de cette idée que, pour émouvoir la foule, il faut frapper fort plutôt que juste, exagèrent les sentiments et les idées, les gestes et la voix, M. Deveaux est resté un comédien délicat et vrai, sachant nuancer les détails, donner à chaque mot son importance ; vif, énergique quand la situation le demande, il sait être à l'occasion fin et léger. — Le rôle de *Prosper Block* a donc été pour lui un succès. — Cette comédie, où l'importance des événements le cède de beaucoup à la manière dont ils sont présentés, était pour M. Deveaux le meilleur rôle qu'il pût choisir pour mettre en relief tout ce que son talent renferme d'original et de prime-sautier.

Nous avons déjà dans le temps amplement parlé des *Pattes de Mouche* ; nous ne pouvons y revenir aujourd'hui que pour constater avec quelle supériorité M^{lle} Lobry, indisposée il y a 2 mois lors de la première représentation de cet ouvrage, a cette fois-ci joué le rôle de Suzanne. — Ce serait aussi un oubli trop grave de ne pas mentionner le succès de gaité qu'obtient M. Duriez dans son personnage d'amoureux ingénu.

M. Deveaux jouait aussi le rôle de Colombine dans *la Maîtresse du Mari*. Cette petite comédie lui a permis de montrer que, comme chanteur, il ne laissait rien à désirer ; sa voix, si ferme et si nette dans le dialogue, devient plus sympathique encore dans le couplet. — Ce sera donc sous tous les points de vue une excellente acquisition que la direction aura faite ; désormais, plus d'entraves au répertoire, et si MM. les acteurs dramatiques de Paris se réveillent un peu de leur léthargie, ils ne pourront pas se plaindre des interprètes que Lyon aura à leur offrir.

C'est hier qu'à ce lieu la première représentation du *Gentilhomme de la Montagne* et celle

des *Portiers*, au bénéfice de M. Laty. L'heure avancée à laquelle s'est terminée cette soirée nous forcent à en renvoyer le compte-rendu à la semaine prochaine.

Depuis quelques jours il n'est question à Lyon que des prodiges opérés dans plusieurs établissements de notre ville par un sorcier jeune, élégant, aux manières distinguées. Nous ne reproduirons pas ici ces miracles qui, il faut le dire, ont rencontré bien des incrédules. Tout ce que nous dirons c'est que lorsqu'on nous a nommé l'enchanteur qui les opérerait, nous n'avons été nullement surpris. En effet, M. CASENEUVE, le seul et unique élève de Bosco, qui avait été surnommé *le Roi des Sorciers*, jouit d'une renommée européenne.

Cet habile physicien nous promet pour cet hiver des soirées des plus attrayantes, qui seront données dans la salle du quai Saint-Antoine. Grâce au concours de sa charmante épouse, M^{me} ERNESTINE, surnommée *la Sybille du XIX^e siècle*, et à celui de M. MYR, célèbre ventriloque déjà connu et apprécié à Lyon, notre public trouvera dans ces soirées la distraction la plus agréable.

F. BOILY.

CAUSERIE.

Les hirondelles s'en vont.

Maintenant, l'aurore, comme une coquette frileuse qui s'enfouit dans des flots de mousseline, se cache à son lever dans les voiles épais de la brume, et le soir, elle se couche de bonne heure comme une vieille bourgeoise enrhumée.

Adieu les joyeuses promenades au loin dans la campagne verdoyante, adieu les courses matinales, adieu les parties dans les bois!

Sur la route aux pavés humides, Pérette, la pimpante laitière, comme aux beaux jours, s'avance encore vers la ville; mais un lourd manteau nous cache sa taille cambrée, sa jambe ronde, et jusqu'à sa joue rose et veloutée comme une pêche mûre.

Elle s'avance en silence et rapidement, comme pour se dérober aux baisers glacés de la bise. Elle ne chante plus pour abrégé le chemin: sa gaieté s'est envolée avec les premières hirondelles.

Les hirondelles s'en vont.

Il a fui, le temps où le crépuscule nous trouvait causant étendus sur l'herbe, l'odorat caressé par la douce odeur des foins nouvellement fauchés, et les yeux levés vers les étoiles qui nous éclairaient de leurs lueurs incertaines. C'était

l'heure des causeries ultra-poétiques, des grandes discussions politiques, des histoires amoureuses, des impossibles théories!

Il a fui, le temps des secrètes rencontres dans des lieux déserts et aimés, des lentes et douces promenades à deux, les mains dans les mains, les lèvres murmurant des paroles d'amour et si près les unes des autres que l'on dirait un long baiser!

Il a fui, ce temps, avec les hirondelles, et ne reviendra qu'avec elles!

Les hirondelles s'en vont, et le vieil hiver s'avance aussi vite que le lui permettent ses jambes engourdis.

Ne le voyez-vous pas, là-bas, ce grand vieillard tout encapitoné de fourrures aussi blanches que les neiges qui couvrent sa tête? A sa longue barbe, d'où pendent d'innombrables glaçons, à la couronne de houx qui ceint ses tempes entourées d'une auréole de brume, qui ne reconnaîtrait le vieil hiver?

Avec son bâton de sapin, il abat les dernières feuilles des buissons, et son aspect sinistre a fait fuir de leurs nids rustiques les dernières nymphes ailées de l'automne.

Mais pourquoi le maudire? Il a du bon, ce vieil hiver.

S'il nous a ravi les plaisirs poétiques et joyeux de l'été, il nous apporte en échange ses jouissances, graves pour les uns, légères pour les autres, pleines de rêveries pour tous.

L'hiver est volontaire, comme toutes les vieilles gens, et s'il sourit à la ville, il sévit bien durement dans les campagnes.

Pour nous, citadins, qu'est-ce que l'hiver? un troc de vêtements, des bals, des gants fourrés et un cache-nez.

Pour vous, pauvres villageois, c'est la triste veillée à la lueur fumeuse et malsaine d'une lampe grasseuse; c'est la nourriture coûteuse et souvent hypothétique; c'est le froid insupportable, les durs travaux et souvent la maladie. Aussi, le haïssez-vous, ce vieil hiver!

Nous, le voyons-nous venir avec crainte?

Point; au contraire: beaucoup tressaillent d'aise en pensant que l'hiver représente pour eux un livre bien écrit, bien intéressant, lu au coin d'un confortable feu de bois jetant par intervalles de crépitantes fusées d'étincelles dans la cheminée où gronde le vent, le tout accompagné du bruit sec de la pluie fouettant les carreaux.

Bien des cœurs de jeunes filles précipitent leurs battements à l'approche du bonhomme l'hiver, car le vieillard leur amène les bals somptueux,

les valse éperdues dans les salons où brillent les dorures, les fleurs, la jeunesse et la beauté.

Pour d'autres encore, l'hiver, c'est une course échevelée sur la surface luisante d'une eau gelée, alors que les pieds armés de lames légères, on semble à peine effleurer la glace brillante, et on se croit, tant la course est vertigineuse, emporté dans le char des fées.

Mais voyez-le, ce vieillard couronné de houx, il ricane....., et il a raison, car parfois l'hiver est humide, il pleut, et adieu les patins; parfois il y a disette, et adieu les soirées; et parfois aussi, il y a rhumatisme, et adieu les rêveries au coin du feu!

Il n'y a qu'une créature au monde qui soit sûre de jouir de son hiver, c'est le chat, qui, les yeux à demi-clos, béatement pelotonné, murmure philosophiquement son *ronron* à côté de la cafetière qui fredonne sur les charbons.

(L'Echo de Lile.)

L'ORPHELIN DE PETIT-BOURG.

IV.

LE PREMIER BILLET DE MILLE.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

— Ne ris pas, petite; ce que j'ai à dire est grave; c'est une théorie que je veux faire passer dans la pratique et que j'impose à Romain. Tu veux te marier, garçon?

— Sans doute.

— As-tu dans ton escarcelle un billet de mille francs?

— Non, répondit le jeune homme tout confus.

— Ce n'est pas un crime, mais tu ne te marieras que lorsque tu auras mille francs d'économies sans un sou de dettes.

— Mais..... pourquoi?

— Je vais te le dire. J'avais un vieil oncle aussi sage que tous les Sages de la Grèce. Le bonhomme avait des manies et des préjugés, mais il était intelligent. Il se plaisait à me répéter qu'il n'était pas plus difficile de gagner un million, deux millions, cent millions, que de boire un verre d'eau. Il n'y a que le premier billet de mille francs qui coûte, disait-il. Quand tu l'auras économisé, tu seras millionnaire quand tu voudras. Or, mes enfants, le vieil oncle avait raison. Je n'ai jamais pu conquérir ce premier billet franc et net; j'ai combattu pendant trente ans, et, lutteur fatigué, j'ai déposé les armes: aussi, je vous assure que je ne suis pas du tout millionnaire.

— A la conclusion ! fit Sabine.

— J'y arrive. Romain gagne maintenant de vingt à vingt-cinq francs par jour ; je consens à lui faire remise de mes droits de patron, ce qui lui fera monter ses journées à trente francs, peut-être à une somme plus forte, puisque je ne trouve plus à vendre que du Romain.

— Oh ! récrimina le jeune artiste...

— Oui, n'est-ce pas ? j'ai si fort l'habitude de mentir ! Je pose en fait que ledit Romain, mon futur gendre, mon bon ami, mon maître ! Allons, tais-toi, blanc bec ! je pose en fait que Romain peut économiser vingt francs par jour, et collectionner ses mille francs en deux mois.

— A quoi bon, père ?

— Mais, pauvre enfant, tu seras millionnaire un jour ; au lieu de barbouiller de la porcelaine et de recommencer chaque jour à fabriquer des magots, des guirlandes, des bonshommes, tu voyageras servie comme une reine. Tu visiteras l'Italie, l'Espagne, l'Orient, et tu verras que le bon Dieu est plus fort en peinture même que Romain. Au retour, tu te reposeras dans tes châteaux... Garçon, tu m'as entendu, si tu n'as pas ton billet de mille francs net et quitte, je te refuse péremptoirement la main de ma fille.

— Je l'aurai ! répondit Romain.

Après déjeuner, il fut convenu qu'une boîte à ouvrage de Sabine, percée sur le dessus, servirait de tirelire à Romain, et que cette tirelire serait placée dans le haut d'une armoire de l'atelier.

Sabine avait tenu à garder près d'elle les économies de son fiancé.

Au bout d'un mois, quoi qu'il eût pu faire, le futur millionnaire n'avait encore mis que quelques pièces d'or ; en l'ouvrant un samedi soir, pour y prendre une trentaine de francs qu'il devait porter à Charenton le lendemain, il s'aperçut qu'une autre main y versait d'autres éparques que les siennes...

Et il soupira, car malgré la coopération de Sabine, il ne restait que cinquante francs dans la tirelire !

V.

L'ÂME DE PETIT-BOURG.

Sabine était encore plus vivace que ses rosiers. Il lui avait suffi d'un doux rayon projeté dans son âme par le soleil d'amour pour reprendre sa fraîcheur et son éclat.

Maintenant, entre ses rêves, elle trouvait le temps de chanter.

Morriès, lui, n'ayant point de rêves à faire, chantait du matin au soir et rajeunissait sous

l'influence du bonheur de sa fille.

Evidemment les choses marchaient ou devaient marcher au mieux de ses désirs, car Romain travaillait avec acharnement. Ses journées s'allongeaient démesurément, et le courageux artiste, comme s'il eût eu le ciel à conquérir, ne dormait plus que quelques heures.

— Tu ferais mieux d'apporter ici ton bonnet de coton, lui disait Morriès avec une paternelle ironie, tu coucherais dans le casque de Rolland ; au moins tu économiserais du temps. Quant à ce qui est de la nourriture, eh ! mon Dieu, Sabine y pourvoit : chaque jour elle mettrait un échaudé et une pincée de miel de plus dans la cage de son oiseau. Cela pourrait suffire à un amoureux de ta nature. Voyons, accepte, je fournirai le cure-dents par-dessus le marché !

Romain levait à peine la tête pour répondre et, au lieu de sourire de ses inoffensives plaisanteries, reprenait sa besogne avec une sorte de rage.

Au premier janvier, c'est-à-dire à l'expiration, des délais rêvés par Morriès et surtout par Sabine, Romain ne parla point de la tirelire. Il recommença l'année 1860 par un redoublement d'activité.

Morriès s'impatientait et avait bien envie de revenir à ses vieilles questions ; mais Sabine calmait ses impatiences et le priait à mains jointes de ne pas distraire Romain de son travail de géant.

Morriès promit tout ce que voulut sa fille, ce qui ne l'empêcha point, un jour qu'il était seul avec Romain, de lui dire à voix basse :

— Eh bien ! garçon... et ta tirelire ?

— Elle est là, répondit le jeune homme embarrassé.

— Tu dois avoir plus de quinze cents francs aujourd'hui, garçon, et je n'exige que le billet de mille...

— Avez-vous confiance en moi ? vint lui dire l'artiste dont l'œil plein de larmes, dont la voix brisée, dont les mouvements saccadés trahissaient l'angoisse.

— Mais oui... pourquoi ?

— J'ai besoin de trois nouveaux mois ?

— Nous jetons donc l'argent par toutes les fenêtres, garçon ?

— J'ai des engagements à remplir.

— Je vois que tu veux attendre les dix-huit ans de Sabine. Prends trois mois, prends-en quatre. Maintenant que la fillette se porte comme un champignon, rien ne presse.

Bien qu'au dire de Morriès rien ne pressât, le vieux peintre ne s'en impatienta pas moins com-

me un damné. A la fin de février, il témoigna le plus vif désir de visiter la mansarde de Romain.

Celui-ci, le soir même, prit le bras de son futur beau-père et l'emmena résolument chez lui.

Morriès voulait s'assurer que l'artiste Romain n'était point logé comme un prince et ne dépendait point l'argent de son travail à embellir sa cage.

Peut-être aussi tenait-il à se convaincre que, dans cette cage élégante, Romain n'hébergeait pas quelque petit oiseau.

Il fut donc bien agréablement surpris de ne trouver qu'une mansarde nue, avec des meubles de bois peint et un pauvre grabat sans rideaux.

La plus exquise propreté formait tout le luxe de cette petite chambre de garçon. La carafe pleine d'eau et le verre de cristal jetaient mille reflets joyeux à la lumière de la bougie. Avec une petite fleur d'hiver, c'était tout l'ornement de la cheminée.

— Que diable fait-il de son argent ? se demanda Morriès à son retour. Ce garçon là est sobre comme un anachorète, ce n'est donc point au restaurant qu'il l'a dépensé.

Le vieil artiste garda pour lui ses réflexions et attendit encore huit jours.

Pendant ces huit jours, Romain gagna plus de de deux cents francs.

— Ce gaillard-là me monte un coup, pensa Morriès, il doit avoir un trésor dans sa tirelire !

C'était un dimanche matin. Romain, la veille au soir, avait annoncé qu'il ne rentrerait que tard dans l'après-midi.

Suivant sa pieuse habitude, Sabine allait à l'église tous les dimanches, et, depuis qu'elle aimait Romain de toute son âme, elle assistait à la grand-messe de dix heures, beaucoup pour prier plus longtemps, un peu aussi pour occuper les mortelles heures de la matinée.

Ce dimanche là, il y avait messe à grand orchestre, et elle pria son père de ne point l'attendre avant une heure.

— Va, va, fillette, répondit Morriès d'une voix sombre ; j'ai à travailler !

HIPPOLYTE LANGLOIS.

(La fin au prochain numéro.)

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.